

L'homme d'aujourd'hui a pris l'habitude d'être intelligent pour tout, sauf pour les choses de Dieu.

[Olivier Clément]

L'orthodoxie accorde une grande place à la richesse de ses églises, ceci car il n'y a rien d'assez beau pour louer Dieu. Je citerai ici un passage d'un cours sur la Liturgie de Maxime Kovalevsky[1] :

« C'est en effet de l'Orient chrétien qu'est née la "Splendeur" dans l'office divin. Elle découle de la conception que c'est dans la vie quotidienne qu'il faut chercher le dépouillement et la simplicité, et que par contre il n'existe rien d'assez somptueux pour louer Dieu. »

Cette conception du temple chrétien n'est pas la tradition en Occident, bien que la période des X au XIII siècle, qui a vu l'apogée du Roman, puis du Gothique, reprend cette notion soit dans les fresques romanes, soit dans les vitraux gothiques, sans oublier la richesse ornementale et de l'autel, qui disparaîtra avec Vatican II et l'influence Protestante.

Nous avons voulu ici même, à Poitiers, dans la chapelle de la paroisse de La Trinité et Saint Hilaire, rester fidèle à cette conception. Tout concourt à cette louange : la Liturgie en premier, dont la richesse en elle-même est évidente, les ornements des célébrants, le chant liturgique, les parfums tant des cierges (cire d'abeille) que de l'encens, et enfin l'iconographie du lieu, les icônes, les fresques sont participantes de cette « splendeur ».

Se pose, et s'est posée, la question du style et du thème de cette iconographie, sachant qu'il y a un cadre général à respecter et qui se réfère à la Tradition, mais aussi une innovation liée davantage à l'environnement (Poitiers est l'un des centres du Roman, mais pas le seul) pour ce qui est du style, et à la localité pour le choix de certains motifs.

Eglise locale ?

Voyons en premier ce point de la localité. Il est d'usage de représenter à hauteur des participants les figures des saints du lieu, en lien aussi avec cette notion chère aux orthodoxes de l'Eglise Locale. Rappelons que l'Eglise locale, pour faire bref, c'est l'Eglise autour de l'évêque d'un lieu, qui comprend donc le trône épiscopal et un rayon géographique précis. Nous savons que si ce principe est respecté dans les pays de tradition orthodoxe, il n'en est rien dans ce qu'il est convenu d'appeler la diaspora. En effet, plusieurs évêques de différentes Eglises sont présents sur le même territoire, et par conséquent dans la même ville, principalement Paris. Le fait d'associer au nom de l'évêque une ville d'un diocèse ancien (par exemple pour nous, Monseigneur Gabriel de Comane, ville du Pont dans l'actuelle Turquie) ne résout en rien la question actuelle. On peut espérer qu'un jour, une organisation conforme à nos canons, avec un évêque par territoire verra le jour, et non plus un évêque par Eglise nationale. Ceci étant rappelé, quels sont les saints qui peuvent être représentés sur les murs de la chapelle ? Compte tenu de la pluri nationalité des membres de la paroisse, il est normal d'honorer le saint ou la sainte les plus vénérés (ou connus) dans chaque cas : saint Sava (ou Saba) de Serbie, sainte Paracève pour la Roumanie, saint Nicolas pour tous les orthodoxes, saint Wladimir pour la Russie, saint Dimitri de Thessalonique, Sainte Nina (ou Nino) apôtre de la Géorgie, saint Jean de Rila, protecteur de la Bulgarie, saint Frumence en Ethiopie pour citer les principaux. Concernant maintenant la localité proprement dite, donc territoriale selon le principe orthodoxe, on se doit de présenter en premier le saint dédié à la protection de la paroisse, ici saint Hilaire de Poitiers. On se doit ensuite d'évoquer les grandes figures du lieu : sainte

Radegonde en premier, saint Martin de Tours. Mais d'autres grandes figures locales se sont illustrées ici : saint Martial, le premier évêque de Limoges(I, II siècle), sainte Soline, sainte Florence. Mais aussi les saints moines fondateurs, Antoine le Grand en orient et Benoît de Nursie en occident. Enfin, il y a les saints contemporains, venus en France avec l'immigration russe : sainte Marie (Skobstov) de Paris, saint Alexis d'Ugine pour les deux principaux, mais aussi par leur universalité, saint Seraphim de Sarov et saint Nectaire d'Egine. Ainsi est-il assez difficile de faire des choix, mais telle est la réalité de l'Eglise Orthodoxe en France.

Quelles fresques pour commencer?

Donc, quel style, quels thèmes ? On ne peut faire abstraction du fait que l'édifice, élevé en 1860, est de style néo-gothique à croix latine, et non byzantin, à croix carrée et coupole centrale. Ceci fut à l'origine du choix des premiers éléments fresqués en 2005. Ne pouvant placer le Christ Pentocrator sur une coupole qui n'existe pas, et la Vierge Orante dans le sanctuaire, Jean-Baptiste proposa donc de déplacer cet ensemble iconographique vers la quart de sphère au dessus du sanctuaire (encore appelé « en cul de four »). Là est l'ajustement à l'architecture. Pour tenir compte maintenant de la région, du lieu en tant qu'un des berceaux du Roman, il a été préféré un Christ en Gloire sur le Trône de Son Royaume, mais dans une approche plus romane que byzantine. De ce fait, la Vierge Orante se trouve bien au sanctuaire, mais selon des proportions plus réduites si l'on peut dire. Les deux principaux liturgies de l'orthodoxie, Saint Jean Chrysostome et Saint Basile le Grand ont trouvé leur place de part et d'autre de l'autel.

Et maintenant.

L'idée maîtresse de la suite est exposée par Jean-Baptiste selon deux axes principaux : depuis le sanctuaire, on voit la Vierge Orante avec en médaillon (« signe ») l'Enfant, le Verbe qu'elle a mis au monde. Puis ce même Verbe en gloire dans les Cieux, entouré des anges et des archanges, présidant à la Liturgie céleste. Dans cette continuité, au dessus de l'autel et sur la quadruple voûte du transept, seront présentés les Apôtres sous la forme d'une Pentecôte : la Parole et L'esprit leur sont donnés afin d'annoncer au monde, symbolisé par la nef, la Bonne Nouvelle.

Sur l'axe Nord-Sud, dans le plan de l'iconostase, l'économie du Salut : à gauche, le Christ en Croix, sommet de l'infamie, de l'abnégation divine dans la chair (« Ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré au sort ma tunique » Psaume 22,18) et à droite, le Christ ressuscité avec la Descente aux Enfers, sommet du triomphe du la Croix dans la gloire du Dieu-Homme venant sortir du tombeau Adam et Eve et tous les morts. (« Ta Résurrection, ô Christ Sauveur, les anges la chantent dans les cieux, et nous qui sommes sur la terre, donne-nous un cœur pur pour être dignes de te glorifier »).

S'est posée alors la question de savoir où et comment représenter la rangée des Saints dont il a été fait état ci-dessus. Si leur place a été envisagée de part et d'autre de la nef, il est apparu que l'architecture du lieu aurait nécessité de découper artificiellement les panneaux en hauteur, afin d'éviter une rangée de personnages par trop « présente » en terme de proportion. Aussi il a été retenu de disposer des murs du transept, sur une hauteur n'excédant pas la base des fenêtres, afin d'y disposer 14 grandes figures de la Sainteté, en commençant près du pilier gauche : Saint Dimitri, Saint Saba, Saint Jean de Rila, Sainte Marie de Parie, puis sur le côté droit, à gauche de la porte de secours : Saint Martin, Sainte Parascève, puis à droite : Saint Georges, Saint Colomban. Il sera éventuellement possible de rajouter des personnages de part et d'autre des fenêtres du transept.

Voici donc ce qui est en cours de réalisation. Bien sûr, il restera encore bien d'autres murs et voûtes à peindre, et des thèmes à choisir dans la continuité de ce qui existe.

Alors, fresques ou peintures ?

Un débat, long et assez stérile, concerne cette question de la technique utilisée. Avant d'aller plus avant, voici un extrait de « Laissez-vous conter le pays Montmorillonais », plaquette téléchargeable sur http://www.culture.gouv.fr/vpah/villes/pdf/montmorillon_2010.pdf.

et dont est extrait le titre de cette rubrique.

« De la fresque ou de la détrempe

Plusieurs techniques coexistent depuis l'Antiquité. La fresque, « a fresco », rare dans nos régions, est réalisée sur un enduit à base de chaux ; les pigments minéraux, simplement mélangés à de l'eau, sont posés sur l'enduit encore humide, « frais ». Cette technique, très résistante, requiert dextérité et rapidité d'exécution. Les techniques dites « à sec » ou à la détrempe sont réalisées sur un enduit sec. Les pigments adhèrent au support grâce à un liant, de nature diverse : colle de poisson, œuf, huile, lait de chaux... Ces peintures, plus faciles d'exécution, sont aussi plus fragiles ».

Ni fresques, ni peintures, la technique utilisée tant ici que dans nombre de sites anciens souffre de ne pas avoir de nom précis, ce qui oblige souvent à utiliser la terminologie « fresque à sec », fresque car il y a bien réaction chimique avec le support, lequel est sec. « Peinture à sec » est moins intéressant, car la peinture exclue l'interaction. Alors, si les linguistes, étymologistes et autres veulent bien y réfléchir...

[1] **Maxime Kovalevsky** est un compositeur liturgiste orthodoxe, historien, musicologue et mathématicien russe, né à Saint-Pétersbourg le 30 août 1903 et mort en 1988.

Maxime Kovalevsky fut, selon Nicolas Lossky, « le meilleur compositeur de chant liturgique au XXe siècle (...) Il a laissé une œuvre tout à fait considérable et exceptionnelle de qualité, tant liturgique que musicale et la théologie lui était naturelle ».(Essai sur une théologie de la musique liturgique, Cerf, 2003, p.95)